Marie-Ève THÉRENTY, Guillaume PINSON, (dirs),
« Microrécits médiatiques. Formes brèves du
journal, entre médiations et fictions », *Études
françaises*, 44, 3

Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, 2008, 186 p.

Alain Cyr Pangop

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/189>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.189

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

ISBN : 978-2-8143-0003-3

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alain Cyr Pangop, « Marie-Ève THÉRENTY, Guillaume PINSON, (dirs), « Microrécits médiatiques. Formes brèves du journal, entre médiations et fictions », *Études françaises*, 44, 3 », *Questions de communication* [En ligne], 16 | 2009, mis en ligne le 19 janvier 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/189> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.189>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Marie-Ève THÉRENTY, Guillaume PINSON, (dirs), « Microrécits médiatiques. Formes brèves du journal, entre médiations et fictions », *Études françaises*, 44, 3

Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, 2008, 186 p.

Alain Cyr Pangop

RÉFÉRENCE

Marie-Ève THÉRENTY, Guillaume PINSON, (dirs), « Microrécits médiatiques. Formes brèves du journal, entre médiations et fictions », *Études françaises*, 44, 3, Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, 2008, 186 p.

- 1 Il faut le dire d'emblée, l'originalité de ce qui constitue l'essentiel de cette 44^e livraison d'*Études françaises* tient non seulement au fait qu'elle traite d'un sujet qui retient rarement l'attention des réseaux de chercheurs, mais aussi à la structuration du dossier. En effet, les microrécits médiatiques, peut-être parce qu'il s'agit de formes brèves du journal, ne drainent pas une bibliographie impressionnante. Pourtant, leur pratique est ancienne et semble résister historiquement à toutes les innovations génériques et éditoriales. Si Marie-Ève Thérénty et Guillaume Pinson commencent par définir le terme « microforme » en s'appuyant sur Lucien Dällenbach (*Mosaïque. Un objet esthétique à rebondissement*, Paris Éd. Le Seuil, 2001), c'est-à-dire ces bribes de textes difficilement classables qui ont trouvé à s'épanouir dans l'espace du journal à la faveur d'une esthétique de la mosaïque, c'est pour préparer le lecteur à entrer dans la réflexion par un petit lexique fort utile à la compréhension du jargon spécialisé des microformes journalistiques.

- 2 Les termes et expressions « anagramme », « bigarrure », « canard », « charade », « coup de lancette », « devinette », « écho », « épigramme », « fait-divers », « faits-Paris », « feuilleton », « lisette », « logogriphe », « nouvelle à la main », « rébus », « réclame », y sont clairement explicités et respectivement situés dans leurs contextes historiques d'émergence. On peut déplorer que ces développements, qui constituent la dizaine de pages du lexique, n'aient consacré qu'une seule phrase au terme « entrefilet », comme si ce dernier n'avait point d'histoire.

- 3 Au fond, les auteurs envisagent de traiter le minuscule comme « trait de civilisation médiatique » (p.5) afin d'« éprouver la fragmentation et le morcellement, l'incomplétude et le cumulatif, comme des traits révélateurs de la modernité » (p.6). Il est vrai que Marie-Ève Thérénty et Guillaume Pinson prennent le soin de situer le lecteur sur les origines d'un imaginaire où le fragmentaire devient un facilitateur dans les formes périodiques. Du dernier tiers du XVIII^e siècle à l'avènement d'une littérature moderne « fondée sur la représentation et la fiction, les nouvelles pratiques de l'écrivain– tout particulièrement l'accélération des rythmes d'écriture, l'attention réaliste, l'apparition de nouvelles formes poétiques comme le poème en prose » (p.6), la brièveté marque actuellement les territoires de recherche de la nouvelle histoire littéraire comme en témoignent les travaux de Marie-Ève Thérénty. En outre, cette livraison d'*Études françaises* nourrit l'ambition d'aller au-delà du genre fait divers qui a largement dominé la recherche et qui est toujours défini comme « un microrécit social, fondateur d'un imaginaire hautement contaminant » (p.7). Par des voies poéticiennes et sociocritiques, toutes les analyses débouchant sur les points de rencontre entre littérature et média : l'esthétique du minuscule et du détail pour révéler ce que le trait minuscule contient de fondamental.

- 4 Jean-Didier Wagner choisit de considérer le XIX^e pour y observer le vaste champ documentaire de la petite presse. La généalogie et la fonction constituent ses objectifs majeurs. Au-delà des éléments spécifiques de mise en page, on peut aussi retenir que les contenus de cette petite presse relèvent majoritairement des domaines littéraires et artistiques, avec le compte rendu de la vie culturelle comme spécificité. Les physiologies du journaliste dévoilent une profession qui fusionne allègrement l'homme de lettres (dans tous ses aspects) et le journaliste, même si la petite presse entretient des rapports tendus avec les grands quotidiens. Seulement, en passant « le journalisme au microscope » (p.p.23-44), Jean-Didier Wagner observe les microbiographies dans ce journalisme pratique qui affectionne accumulations et inventaires des célébrités comme des demi-mondaines. En tant qu'espace de rumeur et de gloriole, la petite presse charrie anecdote et affabulation, fictionnalisant l'information sous le couvert des pseudonymes : « Le journaliste y légifère, trie, écarte, vilipende les impuissants et les amateurs et, par-delà tous ces tableaux et portraits s'impose comme autorité » (p. 42). L'auteur finit par adhérer sans nuances ni réserves « à la thèse de Marie-Ève Thérénty sur les échanges et les déplacements de frontières entre presse et littérature » (p.42).

- 5 Boris Lyon-Caen– qui travaille sur l'épigramme et la satire en 1830– consacre une bonne part de sa contribution (pp. 45-47) à la définition de l'épigramme, soulignant par là-même la pauvreté de celle fournie par le petit lexique précédent. Pourtant, il dévoile avec dextérité les mécanismes de fonctionnement de la satire et le statut de l'épigramme en 1830 qu'il situe « entre deux politiques du sourire » (p.56). En écho à ses prédécesseurs, Marie-Ève Thérénty– dont le nom et les publications reviennent

systématiquement dans la quasi-totalité des analyses, sans doute du fait de son expertise avérée dans la spécialité- étudie les microformes dans les quotidiens des années 1890. Elle y dresse un panorama des formes brèves, à valeur de divertissement, qui paraissent en « une » des quotidiens comme *Le Figaro*, *L'Écho de Paris* ou *Le Gaulois*. Elle montre que « le ver ironique dans le fruit médiatique » (p.64) qu'est l'humour, fondé dans cette presse sur l'absurde et l'incongru, ne l'empêche pas de passer à la « chose vue », d'intégrer les mutations du système d'information, ainsi que les exigences de l'écriture de l'actualité.

- 6 Silvia Disegni, quant à elle, se propose d'examiner l'apport de la presse dans la définition, la pratique et le développement d'une nouvelle forme poétique en prose dans les années 1840-1860 en France. En préalable, elle pose le nécessaire *distinguo* à effectuer dans ce que l'on entend par forme brève, qui ne recoupe pas forcément la même réalité dans les domaines littéraire et journalistique. Elle lève l'équivoque sans ambages : « Les formes brèves qui appartiennent au domaine littéraire et se distinguent des formes longues (roman, entre autres) font désormais figure de genres, fictionnels ou historiques (nouvelles, contes, anecdotes), réflexifs (maximes), etc. mais peuvent-elles, sous prétexte de brièveté, coïncider avec toutes les rubriques de presse, rubrique étant à entendre comme l'équivalent d'un "genre" de presse ? » (p.70). Ce faisant, l'auteure place le poème en prose en contrepoint des formes longues telles que les chroniques, les faits-divers et les contes, plus légitimées.
- 7 Détails et choses vues dans la période qui court de 1830 à 1870 sont au cœur des préoccupations de Corinne Saminadayar-Perrin. Elle considère le journal comme une « histoire totale », balisée par l'éthique et l'esthétique du détail : « Le détail accroche l'intérêt et atteste la fidélité de la représentation » (p.95). En posant la question de savoir comment définir les poétiques journalistiques de l'instantané, elle réussit à décrire une micro-histoire journalistique des choses vues et des détails du XIX^e siècle français.
- 8 Pour Guillaume Pinson, la question de l'imaginaire, celle de la description de l'objet périodique et de son impact sur la société française sont d'une grande importance, même si le panorama de cette période est difficile à dresser. Aussi l'auteur s'emploie-t-il à conduire une réflexion sur les petites formes médiatiques, afin de proposer quelques éléments de réponse. Au fond, il tente de « relier la pratique des microgenres journalistiques à l'imaginaire médiatique et proposer l'hypothèse d'une concordance forte entre les petites formes telles qu'elles se déploient dans le journal et la façon dont le XIX^e siècle a représenté et mis en scène le journal » (p.109). Sous l'égide du modèle micropoétique, il observe « l'histoire fragmentée du journal au XIX^e siècle », mais finit par nuancer sa thèse en rappelant l'existence des grands romans du journalisme et en éclairant brièvement l'entreprise historiographique singulière d'Eugène Hatin (1809-1893).
- 9 En prenant pour corpus des textes de deux des plus illustres commentateurs du Tour de France cycliste, son fondateur Henri Desgrange et Albert Londres, l'étude de Pierre Popovic cherche à dégager ce qui constitue les ressources rhétoriques, narratives, intertextuelles et interdiscursives mobilisées par « le récit de l'étape », avant de montrer que ce récit serait illisible s'il ne se fondait dans l'horizon d'un imaginaire social particulier.
- 10 Finalement, cette livraison d'*Études françaises*, dont le dossier est complété par des exercices de lecture de Karine Tardif (« La bibliothèque imaginaire de l'humanité

souffrante dans la trilogie *Soifs* de Marie-Claire Blais ») et de Simon Saint-Onge (« Le temps contemporain ou le jadis chez Pascal Quignard ») dégage une constante, comme le relèvent fort justement Marie-Ève Thérienty et Guillaume Pinson : « La microforme médiatique est toujours tentée par divers procédés d'expansion : le fait divers peut se muer en roman, le résumé en chronique, le poème en recueil, le détail en histoire. Mais là où, au-delà de leurs spécificités, tous ces petits traits médiatiques se rejoignent, c'est par leur capacité à se déverser dans la vaste rumeur sociale et participer ainsi à la tonalité imaginaire d'une époque » (p.12).

AUTEURS

ALAIN CYR PANGOP

Université de la Sarre

Université de Dschang

pangopalain@yahoo.fr